

lant. Une organisation pieuse et régulière lui parut un remède à tant d'imperfections, mais les moyens lui avaient manqué, lorsque les nobles débris que la Providence mit sous ses yeux devinrent le fondement de l'institution qu'il méditait. Ces pauvres exilées, qui avaient l'habitude d'un service régulier et délicat ; ces humbles filles, qui se voyaient avec peine rejetées en dehors de la vie religieuse, et à qui il en coûtait, comme il en coûte toujours de briser avec leur passé, de décolorer leur avenir de dévouement, furent donc les pierres angulaires d'un édifice appelé à grandir toujours, et qui abrite déjà près de trente Religieuses, connues maintenant sous le nom de *Sœurs de Bon-Secours*.

Sur la fin de janvier 1835, un modeste appartement servit de premier refuge à la modeste colonie ; puis, le 9 février de la même année, M. Ferrand, curé d'Ainay, vint bénir l'habitation des Sœurs, et le vêtement qui leur fut d'abord affecté. Le même jour, M. l'abbé Gabriel fit commencer une retraite, et la termina par une messe d'actions de grâces à Notre-Dame-de-Fourvières ; puis, au retour du vieux pèlerinage, présenta les Sœurs à M. Gaston de Pins, administrateur du diocèse de Lyon, et archevêque d'Amasie.

Déjà l'attention était éveillée ; d'honorables suffrages se manifestèrent de toutes parts, et étouffèrent les criaileries de quelques censeurs isolés. M. le docteur Imbert, chirurgien-major de l'Hospice de la Charité, donnait aux Sœurs de sages théories pour leur service auprès des malades, et prôlait ainsi au noble et généreux dévouement qu'il a depuis conservé pour cette maison.

À peine les Sœurs de Bon-Secours eurent-elles mis fin aux exercices de leur première retraite, que la confiance publique se manifesta en leur faveur ; dès le 14 février, elles furent appelées, et, peu de jours après, elles ne purent suffire à toutes les demandes qui leur étaient adressées.

Pendant on essayait d'établir des rapports avec une communauté religieuse de Paris, communauté vouée aussi, de-